

XYZ. La revue de la nouvelle

Le faiseur d'or

Jean Fougère



Number 12, Winter 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2987ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fougère, J. (1987). Le faiseur d'or. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (12), 60–65.

Le faiseur d'or

Jean Fougère

Je n'étais pas allé à Venise depuis longtemps. J'ignorais si le professeur Orefice était toujours vivant. Quelques semaines avant notre départ, je lui écrivis. C'était le genre d'homme à me répondre aussitôt, avec chaleur. Mais rien ne vint. Je me mis à faire des calculs sur l'âge que pouvait avoir notre ami, si sa haute silhouette flânait encore dans les ruelles vénitiennes. Pas moins de quatre-vingts ans puisqu'il avait la cinquantaine quand nous l'avions rencontré la première fois.

On s'étonnera peut-être : comment rester si longtemps indifférent au sort d'un ami ? La réponse est toute simple. Giovanni Orefice était de ceux qu'on peut voir tous les dix ans sans que l'amitié en souffre. Elle semble au contraire profiter largement des rares occasions qu'on lui offre, un sourire, quelques mots suffisant à la raviver.

Nous avions fait connaissance à l'Academia. Il n'était pas là par hasard. Il devait s'occuper de l'administration du musée, organiser peut-être une exposition. C'était notre premier séjour à Venise. Je ne me souviens plus si je m'étais adressé à lui pour un renseignement ou si lui-même avait vu que notre jeunesse, notre inexpérience avaient besoin d'aide. Il nous guida avec autant de gentillesse que de naturel, sans pédanterie, quoique ces chefs-d'œuvre lui fussent visiblement familiers. Il voulut savoir si les Bellini nous avaient plu. Je ne crois pas qu'il ait essayé de nous mettre à l'épreuve. Il avait plutôt envie de proclamer son admiration, d'entraîner la nôtre. « Il y a ici, disait-il dans un français impeccable, presque sans accent, beaucoup de grands peintres. Mais Giovanni Bellini a quelque chose de plus. Sans aucune emphase, avec des moyens très simples, il nous fait passer de l'autre côté, comme Vermeer. Regardez ses madones, elles sont toujours sublimes. » Nous quittâmes le musée ensemble et il nous fit traverser le pont de bois pour nous mettre sur le chemin de la place Saint-Marc près de laquelle était notre hôtel. Lui-même allait prendre le vaporetto et rentrer chez lui dans l'île de la Giudecca. Mais nous pouvions le revoir le lendemain si nous le souhaitions.

Il avait proposé le Florian pour notre seconde rencontre... Nous allions entrer dans ce café célèbre quand il fut là, devant nous, souriant, accueillant. Peut-être distraits par l'animation de la place et le manège des pigeons, nous ne l'avions pas vu venir dans la perspective des arcades, malgré la grande cape sombre qu'un printemps encore frais l'avait obligé à garder. Nous entrâmes ensemble. Comme à l'Academia il donnait l'impression d'être chez lui, de recevoir. Les garçons s'empressaient. Il avait pour chacun un mot gentil. Ni protecteur ni démagogue, il semblait

l'objet d'un culte particulier de la part des Vénitiens. Nous sûmes bientôt pourquoi. Ils lui étaient reconnaissants de la passion qu'il avait pour leur ville. Elle éclatait dans ses paroles, il l'avait proclamée par un recueil de poèmes et deux ou trois monographies. Il devait nous prouver combien il méritait une renommée qui mettait tant de sympathie dans le regard de ceux auxquels il s'adressait.

Mais nous, que nous valait d'avoir été distingués, pourquoi cet homme connu et très occupé (il enseignait aussi à l'Université de Padoue) nous offrait-il généreusement son temps? La question se posait à peine au couple encore à l'âge où les dons du hasard vous semblent naturels. Le regard clair et comme étonné de Giovanni Orefice se posait parfois sur ma jeune femme. C'était un hommage normal à la beauté, de même essence que celui qu'il fallait rendre aux Vierges de Bellini. La beauté qui est partout à Venise, notre nouvel ami entreprit de nous la faire connaître sous ses diverses formes. Il commença par s'assurer que nous avions bien vu l'essentiel. Puis il nous montra ce qui reste caché au touriste pressé. Des Vénitiens nous accueillirent dans leur palais, en amis puisque nous étions ceux du professeur. Mais beaucoup de ces grandes demeures étaient désertes. Leurs maîtres en possédaient d'autres à travers l'Italie et n'accordaient à chacune que quelques semaines par an.

Nous n'abordions pas à ces palais endormis par l'eau qui depuis des siècles verdit leur soubassement et continue en clapotant à déposer des coquillages sur les hauts pieux aux couleurs défraîchies appelés «ducs-d'albe». Nulle gondole ne venait plus s'y amarrer. Et même si nous avions gravi l'escalier de marbre, personne n'aurait réussi à ouvrir des grilles depuis longtemps rouillées pour nous introduire dans le vestibule d'honneur. Après avoir tourné et encore tourné dans des ruelles très étroites où il n'était pas difficile au spadassin de naguère de nous attendre dans l'ombre, nous faisons notre entrée plus modeste par une porte latérale qui donnait quelquefois sur une cour ou un petit jardin. Un gardien auquel il avait suffi de reconnaître notre compagnon montait devant nous l'escalier monumental menant à l'immense salle où on recevait les invités et qui s'emplissait les soirs de bal de musique et de rires masqués. Devant les portraits de grands personnages qui avaient honoré les lieux de leur présence, nous n'osions que chuchoter en glissant sur les mosaïques polychromes. Si nous levions la tête, c'était pour découvrir, encadrées de dorures, des toiles ou des fresques commandées à des maîtres au temps de la splendeur. Il y avait d'autres motifs d'admiration. Le gardien nous les faisait trouver à travers des salles aux volets clos, qu'il illuminait tout à coup. «Les lustres blancs ne sont pas les plus impressionnants mais ce sont les plus anciens, disait le professeur. La couleur est venue ensuite.» Après un silence, il ajoutait quelque réflexion comme: «Je ne voudrais pas être indiscret... Je crois me souvenir d'une rare commode XVIII^e...»

Quelques pas vers d'autres pièces et le meuble était là en effet, flanqué de fauteuils aux garnitures houssées, surmonté du portrait de l'un des doges résolus qui ont fait l'orgueil et la fortune de ces grandes familles. Pour apprécier la rareté de la commode en question, il fallait savoir que l'ouverture diagonale de ses tiroirs ne se retrouvait que dans deux autres petits meubles de la Ca Rezzonico, également laqués et galbés comme la gorge des pigeons de Saint-Marc quand ils font leur cour. Il arrivait aussi que nous fussions introduits dans des pièces plus familières, si rarement habitées qu'elles gardaient un caractère d'apparat et qu'un lit sur son estrade ou sous son baldaquin ne semblait pouvoir servir à rien d'autre qu'à exalter le sentiment artistique. Après de telles émotions, nous avions faim. La réputation d'Orefice s'étendait naturellement aux trattorias et nous reconnaissions avec lui qu'une certaine perfection peut être atteinte aussi par des lasagnes.

Nous eûmes la chance dans ces années de pouvoir retourner plusieurs fois à Venise. À chaque séjour nous retrouvions notre ami. Le temps semblait n'avoir pas prise sur lui. Nos habitudes ne changeaient pas non plus. Il venait nous prendre à l'hôtel ou bien nous avions rendez-vous sur les lieux qu'il souhaitait nous faire connaître. Son grand corps très droit était couvert de la même cape sombre si le temps était frais, mais il gardait toujours la tête nue. Ses cheveux blancs, à peine clairsemés, un front haut, des yeux clairs, prêts à l'enthousiasme: sa vue nous mettait déjà en état de grâce et lui-même semblait ravi de nos dispositions. Il avait dans les traits quelque chose de lisse et d'enfantin qui distingue souvent les artistes à l'âme fraîche. Ses poèmes n'étaient pas mauvais mais notre chance voulait que ce fût plutôt un homme de goût qu'un écrivain. L'égoïsme des créateurs l'aurait rendu moins présent. À chaque rencontre il avait une façon identique de se manifester. Invisible et soudain là, comme s'il se matérialisait pour nous et voulait nous surprendre. Un jour, son tour rata. Nous attendîmes longtemps. Personne ne parut. Surpris, nous l'étions vraiment et même inquiets. À l'hôtel, il y avait un message. Notre ami s'était cassé le bras. Il nous demandait de lui pardonner cette défaillance et serait le lendemain au même rendez-vous, si cela nous convenait. Giovanni Orefice était très discret sur sa vie privée. Il ne nous avait jamais demandé de venir chez lui. Il s'en était excusé avec un peu de mélancolie : «Ma femme est de santé fragile. Je n'ose lui imposer des visites qui l'agitent beaucoup...» Le lendemain donc nous le retrouvâmes, le bras entouré de blancheur émouvante. Je me souviens que nous allions voir un peintre dans son atelier. Celui-ci nous montra des toiles intéressantes, inspirées par les lieux, mais sans génie. Il faisait aussi de la restauration, surtout des toiles d'église, des fragments de grandes compositions qu'on trouvait encore à l'époque chez les antiquaires. Venise est inépuisable. Mais notre ami ne se contentait plus des apparences. Il

essayait de nous faire voir l'envers du décor. Je ne suis pas certain que toutes les toiles entreposées chez celui qui savait si bien les restaurer étaient authentiques. Si Orefice avait un doute là-dessus, il ne nous en parla pas. En revanche, il nous montra d'autres toiles manifestement fausses et nous mena voir un atelier assez vaste où se fabriquaient sans mystère des copies de meubles qui avaient toutes les apparences de l'ancien, sauf la patine. «Entre le vrai et le faux, disait-il, il n'y a souvent que l'épaisseur d'un cheveu.» Réflexion qui n'était pas destinée à faire soupçonner les chefs-d'œuvre mais à en apprécier davantage le caractère unique. Il fallait comprendre que la leçon du professeur dépassait les objets en cause et qu'elle voulait prévenir notre inexpérience contre les méfaits de l'imposture. Finalement, sous des apparences évidentes de franchise et de générosité, Giovanni Orefice demeurait un homme assez mystérieux. Il nous arrivait de nous demander pourquoi sa femme était si excitable et comment se manifestait son «agitation».

J'en viens maintenant à ce que j'ai évoqué au début de ces pages : notre retour récent à Venise. Il eut lieu environ trente années après notre premier voyage, de sorte que nous avions atteint l'âge qu'avait alors le professeur. Moins impatient qu'autrefois, je ne cherchai pas à le trouver en arrivant. J'aurais pu me renseigner facilement, mais je préférais prolonger l'incertitude où son silence m'avait mis.

Deux ou trois jours après notre arrivée, nous allâmes au concert. L'orchestre de la Fenice jouait du Respighi. Nous étions au parterre. La *Toccata pour piano et orchestre* venait de s'achever. Après avoir salué, le chef se penchait vers le pianiste pour lui serrer la main. La rare beauté du lieu nous semblait avoir donné une qualité supplémentaire à la musique et à l'exécution. Finissant d'applaudir, je levais la tête vers les balcons. Et là, à droite, dans la pénombre d'une loge, je crus reconnaître la haute silhouette de celui que nous souhaitions revoir. Illusion que ma femme détrompa aussitôt quand je lui dis ma découverte. Mais je lui rappelai que lorsque Orefice nous avait introduits un soir à la Fenice en pleine représentation de *Don Pasquale*, c'était d'une loge identiquement située qu'il nous avait fait admirer le théâtre.

Le lendemain, nouvelle surprise dont ma compagne ne put nier cette fois l'évidence. C'était un dimanche. Nous étions allés à Saint-Marc où la grand-messe était célébrée par l'archevêque. Pour mieux suivre le cérémonial nous nous étions rapprochés du chœur et je dois dire qu'entre les mosaïques et les marbres nous avions quelques distractions. Mais la principale arriva par l'un des assistants du prélat. C'était le portrait même de notre ami au temps où nous l'avions connu, avec un peu moins de sveltesse nous sembla-t-il. L'âge et la nouveauté de son état devaient être responsables de cet embonpoint. Il nous paraissait cependant étrange que

le visage fût demeuré le même depuis tant d'années. Ainsi, nous disions-nous en nous dirigeant après la messe vers la sacristie, l'agitation de sa pauvre épouse s'est transformée en éternel repos. Après l'avoir conduite en gondole jusqu'à l'île aux cyprès, il est entré au séminaire. Nous eûmes un peu honte de nos suppositions romanesques quand on nous affirma qu'aucun prêtre ici ne portait le nom d'Orefice. Un écrivain oui, mais on ne sut pas dire s'il était encore vivant.

À partir de ce moment, j'eus très envie de le savoir. Le moyen le plus simple était l'annuaire du téléphone. Il y avait plusieurs abonnés à ce nom, aucun avec le prénom de Giovanni. Interrogé, le portier de l'hôtel, homme d'expérience, fit une rapide plongée dans sa vaste mémoire. Lui aussi se souvenait du professeur. Il lui avait même parlé un jour qu'il venait voir un client. Une personnalité, mais si simple, si aimable. On le citait dans les journaux. Assez âgé, il avait dû mourir.

Je me mis à interroger d'autres Vénitiens, les choisissant de préférence dans la maturité. Pour les uns Giovanni Orefice avait quitté ce monde et c'était bien dommage, pour les autres il continuait à habiter la ville et il fallait s'en réjouir. Quelques-uns croyaient l'avoir aperçu récemment. Le propriétaire d'un chien très long et très bas (muni d'une muselière métallique où sa langue pendait comme celle du dragon de Carpaccio après le coup de lance de Saint-Georges) avait là-dessus une opinion moyenne. Selon lui, c'était entre la vie et la mort qu'il fallait situer l'intéressé, fort malade.

L'information la plus précise nous fut donnée par l'une des hôtesse qui accueillent les visiteurs deux fois par semaine au palais Mocenigo, leur offrant le thé avant de leur faire visiter la magnifique demeure. Le professeur Orefice? On ne le voyait plus guère mais il existait toujours. Il n'habitait plus la Giudecca. L'endroit était devenu peu sûr avec ces bandes de jeunes. Il avait trouvé à se loger dans un endroit fait pour plaire à un vieux Vénitien, derrière la Salute. Je dis à l'hôtesse que si elle pouvait se procurer l'adresse exacte j'en serais heureux. Elle se troubla, soudain moins certaine de son information, et j'eus l'impression que même si l'adresse m'était donnée j'hésiterais à déranger un homme qui n'avait peut-être plus envie de nous rencontrer.

Pourtant, il y eut un dernier signe avant notre départ. Le carnaval avait commencé la veille, dans une explosion de fanfares et de cris. La foule qui avait recouvert la place Saint-Marc, comme l'eau des inondations saisonnières, s'était retirée aussi soudainement. Il ne restait aux abords que des Vénitiens absorbés par leurs occupations quotidiennes et des masques qui semblaient n'avoir rien d'autre à faire que de s'habituer à leur nouvel état. Ils marchaient par deux ou trois, sans excitation ni débraillé. Leur déguisement était l'aboutissement d'une réflexion, comme celle que nous

avions vue sur le visage de jeunes femmes qui hésitaient chez une modiste entre d'extravagantes coiffures. Au milieu des ruelles, des couples se tenant par la main avançaient lentement en silence. Il importe d'être sérieux quand on a décidé de changer d'apparence, peut-être d'âme. On prend tout son temps comme si les heures du carnaval n'étaient pas comptées. Les femmes surtout semblent pleines de douceur, de patience, autant que leur masque permet d'en juger. Autour d'elles, d'autres femmes au visage nu agrandissent les yeux, convulsent la bouche pour appeler avec énervement: «Ampelio!... Orfeo!... Giancarlo!...» Les gens de tous les jours, ceux qui croisent, dépassent, photographient les travestis s'ils sont touristes, ce sont eux les futiles, parfois les grotesques.

Il nous est donc apparu, seul au bout d'un étroit passage. Il marchait avec les précautions du grand âge, mais tenait encore très droite sa haute taille enveloppée de la cape habituelle. Difficile à identifier de façon certaine sous le masque, il donnait l'impression de nous reconnaître et à mesure que nous nous rapprochions je m'attendais à lui voir faire le grand geste affectueux d'autrefois qui accentuait l'ampleur de sa cape. Elle laissait entrevoir un somptueux habit de brocart puce gangé de velours amarante. Le large parement des manches était de même velours ainsi que le tricorne posé sur une perruque aussi blanche et mousseuse que le jabot de dentelle. Sa main gantée s'appuyait sur une canne dont le pommeau doré brillait comme les boutons du gilet, comme la chaîne de montre qui le barrait. Mais mon regard fut surtout attiré par le masque. Sa dorure éclatante s'accordait, si je ne me trompais pas, au nom de celui qui cachait son propre visage sous les traits aigus d'un personnage de la commedia dell'arte. Orefice, c'est-à-dire faiseur d'or. Notre ami était devant nous, j'en étais de plus en plus certain à mesure qu'il se rapprochait. À travers les fentes dorées, je reconnaissais maintenant les yeux clairs, fixés sur nous. Ils nous regardaient avec un étonnement joyeux et je crus y retrouver la lueur d'enthousiasme qui accompagnait autrefois ses professions de foi artistiques. La différence était dans le costume rutilant qui lui enlevait son âge, dans le masque d'or qui le transfigurait. À l'instant où nous fûmes face à face, je ne sais lequel de nous deux s'arrêta. Comme je murmurais: «Signor Orefice...» je m'attendais presque à le voir lever le masque pour nous rassurer. Mais un groupe en costumes de même époque surgit à nos côtés, nous sépara, entraîna le faiseur d'or dans une ruelle proche où ils disparurent aux sons d'une ritournelle insistante, venue on ne savait d'où. Nous restâmes sur place quelques instants, troublés, irrésolus, espérant le revoir peut-être quand ses compagnons l'auraient libéré. Mais il ne revint pas.

Jean Fougère est l'auteur de plusieurs romans et de trois recueils de nouvelles dont *la Belle femme* a obtenu le Grand Prix de la Nouvelle de l'Académie française en 1972.